

Historique sur les populations côtières de Guinée et de Sierra Leone.

Premiers regards sur l'exploitation des ressources des côtes méridionales des Rivières du Sud

■ S. BOUJU. *Socio-Anthropologue,
EHESS, CETMA, Paris*

*mots-clés : HISTOIRE DU PEUPEMENT
POPULATIONS CÔTIÈRES NAVIGATEURS PORTUGAIS
PÊCHE RIZICULTURE SEL GUINÉE GUINÉE-BISSAU
SIERRA LEONE*

*keywords : SETTLEMENT HISTORY COASTAL PEOPLE
PORTUGUESE MARINERS FISHERY RICECULTURE
SALT GUINEA BISSAU-GUINEA SIERRA LEONE*

Contrairement à l'histoire des pays soudano-sahéliens, retracée par les écrivains arabes dès l'an 1000, celle des pays côtiers de l'Afrique de l'Ouest n'est alimentée en sources écrites qu'à partir des récits des voyageurs portugais¹. Navigateurs², marchands et plus tard fonctionnaires coloniaux nous donnent généralement de nombreuses indications sous la forme de journaux de bord ou de récits de voyage. Mais ces informations éparées, imprécisément localisées et teintées de l'idéologie de l'époque sont à utiliser avec beaucoup de réserve. Nous résumerons malgré tout à grands traits la chronologie et les remarques de ces voyageurs sur la côte guinéenne.

Les témoignages anciens regroupent en fait des documents écrits qui nous intéressent à deux niveaux. D'une part, ils sont le témoignage des populations côtières telles que les perçurent les navigateurs et marchands occidentaux à partir du XV^e siècle. D'autre part, ils nous permettent de mieux comprendre l'ensemble géo-politique de la région et les changements socio-politiques qui vont s'y opérer durant plusieurs siècles.

LES PREMIERS NAVIGATEURS SUR LES CÔTES DE GUINÉE

Ce furent les Portugais qui les premiers mouillèrent en Guinée dans les Rivières du Sud. A l'instigation du prince Henri (1394-1460), ils se mirent à la recherche d'une nouvelle route des Indes, mais à la fin du XVI^e siècle la suprématie des Portugais est mise à mal par la concurrence acharnée à laquelle se livrent les différentes nations impliquées dans le commerce de traite.

Les caravelles permirent aux Portugais de dépasser le cap Bojador en 1434, l'île d'Arguin en 1443, ils doublerent la Gambie en 1456 et s'établirent en Sierra Leone et au Libéria en 1460 et 1462. Les Rivières du

1. Sur ce sujet, il faut noter l'ouvrage consacré aux sources africaines de l'histoire : I. Hrbek, « Sources écrites à partir du XV^e siècle », in *Histoire Générale de l'Afrique*, Unesco-Paris, vol.1, chap.6, 1980 : 137-166, ainsi que les divers travaux de Mauny et Barry.

2. Wondji nous dresse un bref tableau des navigateurs qui découvrirent les côtes ouest-africaines : « Dinis Dias, Diogo Gomes et Ca da Mosto pour le Sénégal, la Gambie et la Casamance, Pedro de Sintra pour la Sierra Leone et le Libéria, Soiero da Costa pour la Côte d'Ivoire, Joao de Santarem et Pero Escobar pour la Côte de l'Or, tels furent les principaux découvreurs dont l'action contribua à mettre en place, à la fin du XV^e siècle, les linéaments d'un empire portugais d'Afrique. » (Wondji, 1985 : 64).

Sud ne devaient pas leur paraître d'accès très facile, la végétation y est luxuriante (entrelacs denses de mangrove et de forêt de feuillus) et fait constamment l'admiration des voyageurs. La difficulté à remonter le long des rivières dont les cours sont souvent barrés par de longs bancs de sable³ obligea les navigateurs à ancrer les caravelles dans les estuaires et aux abords des îles.

Nuno Tristao aborda le Rio Grande vers 1447⁴. Vers 1460, Pedro de Sintra atteint le cap Verga, qu'il nomma ainsi car il « *était peuplé de beaucoup d'arbres* »⁵ puis un autre cap qu'il nomma Sagres (Presqu'île du Kaloum) au large duquel se trouvent les îles « dos Idolhos » (îles de Loos). Les habitants du cap Sagres « *sont idolâtres par le rapport des pilotes et adorent des statues de bois en forme d'homme, auxquelles, quand il est l'heure de manger, ils présentent de la viande...* » (Ca Da Mosto [1455-1457] 1895 : 184). Pedro de Sintra précise qu'il n'y a pas de fer dans ce pays, pas d'armes, et que les gens vivent de mil, de riz, de vaches et de chèvres⁶. Le même voyageur ne distingue que deux îles dans l'archipel des îles de Loos et précise qu'elles « *sont inhabitées pour être de si petite étendue, combien qu'elles soient peuplées d'une grande quantité d'arbres verdoyants* » (*op. cit.* : 185). Ces descriptions manquent singulièrement de précision. Il semble que Pedro de Sintra n'ait pas abordé ces îles, il aurait pu voir alors qu'il y en avait cinq, dont trois habitables. Par ailleurs, de la mer, même à courte distance, les villages pouvaient être parfaitement invisibles car dissimulés par la forêt. A propos de la présence d'habitants sur les îles à cette époque, l'histoire retient en général que les continentaux n'y venaient que saisonnièrement pour y cultiver. Ce ne fut qu'après l'installation d'Européens que des villages furent peuplés. Eustache Delafosse mentionne pourtant une anecdote qui peut laisser penser qu'il en fut autrement. Ce témoignage, que des Portugais lui racontèrent alors qu'ils l'avaient fait prisonnier, relate que leurs caravelles faisaient escale dans les îles de Loos. L'une d'elle, échouée pour entretien, s'est faite attaquée la nuit par les insulaires qui voulaient la piller. Les Portugais les en empêchèrent et les poursuivirent dans leur village :

« *A l'endroit de leur marché, il y avait plusieurs grands monticules de riz et à force de gens tout fut apporté aux navires, puis ils allèrent piller leurs maisons où ils trouvèrent de grands pots pleins du dit beurre et bon miel...* » (Delafosse [1479-1480] 1949 : 189).

La question d'habitats permanents sur les îles au XV^e siècle peut être posée. Il faudrait savoir plus précisément ce que signifie « marché » pour le témoin, le rapporteur et le traducteur. Il est tout à fait possible qu'il y eut un marché fréquenté durant la saison des cultures. Peu d'années séparent les deux témoignages de navigateurs et deux raisons peuvent expliquer leur divergence. La première est que Pedro de Sintra n'a certainement pas accosté sur ces îles et les déclare inhabitées peut-être un peu rapidement. La seconde raison tient au fait qu'il est possible qu'entre le passage de Pedro de Sintra (1455-1457) et l'événement relaté par Delafosse (1479-1480), certains des continentaux se soient sédentarisés (suffisamment pour qu'il y ait un marché). Mais Fernandes (1506-1510) précise au siècle suivant que les îles de Loos ne sont pas habitées et que les populations du continent ne s'y rendent que pendant la saison des cultures. A la même époque, Duarte Pacheco Pereira, qui décrit plus précisément ces îles, déclare que les indigènes viennent y semer.

« *Celui qui va à cette terre (Tamara) se gardera des noirs car ce sont de très mauvaises gens ayant des arcs avec lesquels ils tirent [des flèches enduites d'une] herbe merveilleuse très fine et empoisonnée : ils ont déjà tué ici certains de nos gens* » (Pereira [1506-1508] 1956 : 79).

Enfin en 1786, Matthews, qui dénombre sept îles, précisa que :

« *les naturels appellent ces isles Forotima, c'est-à-dire terre de l'homme blanc. Il y a quarante ans qu'elles n'étaient pas habitées, si ce n'est par une seule famille bago, maintenant elles sont*

3. Les différents rochers et la localisation des bancs de sables à l'embouchure et dans le lit des rivières constituèrent l'essentiel des premières instructions et informations nautiques décrivant ces côtes.

4. Il n'est pas sûr que ce fut sur ce fleuve que les indigènes tuèrent Nuno Tristao, d'après Goes Eanes de Zurara c'est plus au nord, vers le fleuve Casamance qu'eut lieu cet événement.

5. Pedro de Sintra, par Ca Da Mosto [publié par Schefer, 1895].

6. Il est à noter que ces premiers navigateurs portugais témoignent ainsi de pratiques rizicoles africaines qui sont donc antérieures à l'intervention des Portugais. Eustache Delafosse [1479-1480] [1949] témoigne aussi de l'importance de la culture du riz sur les îles de Loos.

submergées d'un mélange de Bagos et d'esclaves fugitifs des susees et des manginguoes » (Matthews, 1787 : 19).

Durand (1802 : 144) rapporte que les trois îles habitées sont « Tamara », « Los » (Kassa) et « Crofford » (Room). Afzelius presque un siècle avant, en 1796, précisait en parlant de Tamara que « ...the owner of this island, one Mr Williams... » était propriétaire de cette île depuis des temps immémoriaux et avait déjà fait un séjour en Angleterre durant 8 ou 10 ans où il y avait appris à lire et à écrire (3 mars 1796). Il est intéressant de remarquer que Durand (1802) mentionne le chef William de l'île Loss (Kassa). La maîtrise du territoire insulaire paraissait être entre les mains d'une grande famille, les William, certainement convertie à la religion protestante, qui étendait son autorité sur toutes les îles. Cette chefferie n'était d'ailleurs certainement pas sans rapport (alliance ou descendance, et dépendance) avec la grande chefferie du Kaloum dont dépendait l'archipel au XIX^e siècle.

Remontons dans le temps pour nous intéresser à la localisation des différentes populations dans les régions au nord de la Guinée actuelle. Duarte Pacheco Pereira mentionne les Guogouolis et les Beafares sur les rives du rio Grande et remarque l'abondance du riz dont disposent ces populations qui sont toutes musulmanes et circoncises (Duarte Pacheco Pereira [1506-1508] 1956 : 73-85). Le long du fleuve Nanuus (Cacine), il localise les Nalu. Du Nunez au cap Verga, il relate l'importance du commerce de l'ivoire mais ne précise pas le nom des populations, en revanche, il note que depuis le rio Grande jusqu'en « Sierra Lyoa », elles sont idolâtres bien que circoncises. Il évoque les « Banhauus », les « Capes » et les « Jaalunguas » qui vivent à l'intérieur, qui sont très nombreux et ont un roi qui s'appelle « Jaalomansa ». Il ajoute que ces peuples vivent toujours en guerre et rarement en paix. Entre les îles de Loos et la « Sierra Lyoa », l'auteur localise les « Teymenes » (Temne) qui vendent de l'or fin en petite quantité et des esclaves⁸. Plus au sud, il mentionne les « Bouloes », en « Sierra Lyoa », qui échangent leur or contre du sel. Dans cette région, à l'intérieur des terres, il parle d'un peuple de « Souzos » (Susu) qui produisent beaucoup de fer qu'ils apportent sur la côte et dont ils tirent beaucoup de bénéfices⁹.

A la même époque, Valentim Fernandes [1508] (1951) signale que le nom de « Serra Leoa » (Sierra Leone) est communément donné à la région qui se localise entre les îles de Loos et le Cap Monte. Almada [1594] et Donelha [1625] citent le cap Verga comme limite nord de la Serra Leoa, tout comme Dapper [1686] (1989 : 156) qui précise que c'est en doublant le cap Verga que l'on rentre dans le royaume de Sierra-Liona ou Bolm-Berre (*op. cit.* : 136). Il est tout à fait possible qu'entre les voyages de Fernandes [1508] et les auteurs postérieurs, les limites de ce royaume aient été repoussées vers le nord sous la poussée des Manes (Mani-Soumba ou Mandeni).

Valentim Fernandes distingue deux peuples vivant près des côtes, « les Boloes » (les Bullom) qui vivent sur le littoral et les « Témynis » (les Temne) qui parlent une autre langue et vivent à l'intérieur du pays. En 1594, Alvarez d'Almada mentionne dans la région du « rio Nuno », la « *terra dos Bagas e Cocolins* », il précise que les Baga sont vêtus comme les Sapes d'une chemise et d'un caleçon de coton (1964 : 341) et qu'ils ne perdent pas une occasion de tuer les Européens qui s'aventurent à l'intérieur des terres. Ils utilisent des sagaies, des arcs, des flèches et des boucliers. Les Portugais leur vendent du sel, du cuivre, de l'étain, du fer et de la viande salée (*op. cit.* : 343). Almada relate que le territoire des Baga s'étend jusqu'au cap Verga où celui des Sapes commence et avec lesquels ils s'« *entendent* » (se comprennent) (*op. cit.* : 344). Au-delà du cap Verga, l'embouchure d'une rivière appelée « rio das piedras » sépare le territoire des Baga, des Sapes et des « Tagunchos » (*op. cit.* : 346). Mais le même auteur précise plus loin que le royaume de Sapes est un ensemble de nations composé des : « *Bagas, Tagunchos, Sapes, Boloes, Temenes, Limba, Itales, jalungas; y todos estes se entenden uns aos otros.* » (*op. cit.* : 353). Almada est le premier à distinguer les Baga des

7. Il faut remarquer que la citation de Durand, plus tard, est fort semblable : « Il y a environ soixante ans que ces îles n'étaient habitées que par une seule famille bagos. Maintenant elles sont surchargées d'un mélange de Bagos ou d'esclaves fugitifs des Susées et des Mandingues » (Durand, 1802 : 144).

8. Ce qui laisserait penser que les Temne s'installèrent sur la côte ou proche de la côte bien avant le XVII^e siècle. Le manque de précision de la localisation de ce groupe d'une part puis le témoignage de Fernandes qui identifie les Temne comme un groupe vivant à l'intérieur d'autre part, ne permettent pas de trancher sur cette question.

9. Dapper [1686] mentionne le royaume montagneux de « Bena », habité par les « Sousos » où le « fer y est plus fin qu'en Europe » (1989 : 156).

autres nations bien qu'il les signale comme faisant partie d'un ensemble plus vaste qui s'étend du nord de la Guinée actuelle jusqu'en Sierra Leone. Il faut aussi noter dans la composition de cette entité socio-politique Sapes que les « Jalungas » (Dialonke ?) sont inclus dans cet ensemble alors qu'ils vivent loin à l'intérieur des terres.

. Donelha en 1625, mentionne les « Bagas » du « rio Nuno », il les trouve mal vêtus. Il remarque leur production de sel et rapporte qu'on peut leur acheter des teintures, des esclaves, du riz, de la cire, et de l'ivoire (1977 : 99).

Ces témoignages confirment bien que la côte était déjà peuplée avant la première invasion des « Pulli », Peul pasteurs animistes et encore bien avant la déclaration du Jihad islamique qui aurait repoussé les populations animistes vers la côte (1727-1728).

CONCURRENCE AUX PORTUGAIS, LES SOURCES SE DIVERSIFIENT.

Villault de Bellefond (1669 : 73) précise que la Sierra Leone est appelée par les « mores » : « Boulombel », il ajoute que le nord de ce pays est dirigé par le « roy de Boulom » et le sud par celui de « bouré » (*op. cit.* : 77). Dans tout ce pays, il est produit beaucoup de riz, de mil et de « mays ou bled de Turquie » et les populations se nourrissent principalement du poisson (p. 84). Dapper (1686) explique que « Bolmbere » signifie « une pièce de terre qui est fertile et dont la situation est basse » (*op. cit.* : 156). Sur le fleuve Mitambo (Sierra Leone) il mentionne les populations riveraines, côté septentrion, elles portent le nom de « Bolm » ou Bolouw (Bullom) qui signifie « bas » et du côté méridional « les Timna » (Temne). Ces deux auteurs qui ne firent pas escale dans le nord de la Guinée ne parlent pas des Baga. D'autres informations sur les populations littorales nous sont données en 1685. La Courbe (Cultru, 1913) mentionne les peuples du Rio Nunez : les « Zapes », « Cocolis », « Naloes » et plus loin « Soses ». C'est l'époque où la traite commence à battre son plein.

Golberry qui fit son voyage entre 1785 et 1786, et dont les écrits furent publiés en 1802, localise les « Papels » et les « Balantes » aux environs du rio Cacheo (Cacheu) (1802 : 219). Il remarque que les Papel sont des guerriers qui approvisionnent les Portugais en esclaves, ils se les procurent par les guerres avec leurs voisins (*op. cit.* : 223). Il est possible qu'ils aient alors repoussé les Nalu vers le sud¹⁰. Dans le Nunez, il note les descendants de Portugais mêlés aux populations locales et qui ne s'en distinguent pas (*op. cit.* : 228). Golberry précise à propos du Rio Nunez, que le peuple le plus remarquable est celui des « Naloes » qui pratiquent l'agriculture et l'élevage, ils « recueillent beaucoup de riz », et produisent de l'indigo et du coton ainsi que des pagnes qui sont recherchés par les Peul du Fouta Djallon. Il rapporte que toutes les populations au sud du cap Verga sont fétichistes (contrairement à celles du nord qui sont islamisées). Il ne mentionne pas les « bagoes » (Baga) dans le Rio Nunez mais dans la région du Kapatch (le Rio Kapatchez se situe un peu au sud du Nunez) où il précise qu'ils produisent du sel, « de très belles pagnes, pratiquent la chasse à l'éléphant et s'occupent beaucoup de pêche », ils cultivent le riz, le manioc et la patate (*op. cit.* : 241). Matthews qui navigua sur ces côtes à la même époque (1785-1787) fait la même remarque et ce n'est pas non plus dans le Rio Nunez qu'il localise les « Bagoes » mais à vingt lieues au sud du Nunez dans le même Rio Kapatchez. Il décrit par ailleurs exactement les mêmes activités que celles mentionnées par Golberry c'est-à-dire la production de sel, de riz, les tissus et la pratique de la pêche et le commerce d'ivoire (Matthews, 1887 : 15).

Dans le Rio Pongo, Golbery signale une colonie de « foulhas-sousos »¹¹. Au nord de Conakry, le Bramaya et le Dubréka sont occupés par les « Bagoes » qui comme dans le Kapatchez, cultivent le riz, le maïs¹² et les patates, ils élèvent beaucoup de boeufs, de chèvres et de brebis, l'auteur remarquent qu'ils produisent du sel

10. Mais Tardieu (1847 : 144) mentionne plus tard que le rio Grande est habité sur sa rive droite par les Biafare et sur sa rive gauche par les Nalu (p. 144). Il convient d'émettre quelques réserves sur les informations communiquées par Tardieu, il semble avoir compilé des informations émanant d'auteurs antérieurs et les ajouter à celles dont il fut lui-même témoin. Ainsi sa description du pays « Biguda et balola » ressemble fort à celle de Dapper (1686) qui est le seul à mentionner ces noms.

11. Plus tard Tardieu (1847) précisera que ces Susu sont tributaires du Fouta Djallon et que de nombreux mulâtres se sont établis dans cette rivière.

12. Villault de Bellefond (1669 : 53) mentionne le « mays » comme un aliment commun au sud du fleuve Sénégal.

et s'occupent aussi beaucoup de pêche (1802 : 242). Matthews quant à lui localise un second groupe baga qu'il nomme « Coobé-bagoes » sur les rives de la rivière « Dembie » au sud du rio Pongo. L'auteur précise que ces gens ne se distinguent des Bagoes dont il parlait plus haut que par une modification du nom. Plus au sud, il remarque un autre groupe baga sur les rives d'une rivière dont il ne donne pas le nom mais il relate, tout comme le faisait Golberry, qu'à l'image des Baga du Rio Kapatchez, ceux de la Dembie ils « s'appliquent à la culture du riz, à la pêche, à la fabrication de toile, du sel et des nattes. » (Matthews, 1887 : 17-18).

C'est la première fois que les Baga sont localisés ailleurs que dans la région nord de la Guinée. Ce fait est important car d'une part, il confirme que les Baga de la région du Kaloum s'implantèrent sur la côte bien après le peuplement de la région nord par les autres groupes baga. D'autre part, ceci permet de supposer que ces Baga du centre du littoral sont les derniers groupes baga à avoir quitté le Fouta après le Jihaad déclaré en 1727/1728. Golberry tout comme Matthews, qui navigue le long de ces côtes cinquante ans après, sont vraisemblablement en présence de groupes de réfugiés du Fouta Djallon.

Golberry ajoute que trois des îles de Loos sont habitées¹³. Il est impressionné par les installations anglaises sur l'archipel et notamment il ne tarit pas d'éloges sur les infrastructures de construction navale qui permettent aux Anglais de disposer de nombreuses embarcations pour circuler dans les « Rivières » et y commercer. Golberry précise par ailleurs qu'entre le cap Verga et le cap Monte, les noirs ne cultivaient presque pas le riz inondé.

Un autre témoin, Dochard, cité par C. Rivière, décrit relativement précisément une des rencontres avec les Baga dont il fut le témoin :

« Le 26 novembre 1816, en attendant la marée, nous visitâmes une petite île formée par des alluvions amenés par les courants et arrêtés par une ceinture de rochers. Cette île tire son nom de la substance dont elle est formée; elle s'appelle l'île de Sable. [...] Une jolie élévation couverte d'un bouquet de palmiers se remarque vers le centre; nous y trouvâmes une vingtaine d'hommes de la tribu des Bagou (Baga) qui étaient venus recueillir du vin de palmier pour célébrer une cérémonie funèbre en mémoire de leur chef mort depuis peu de temps, nous nous reposions à quelques distances de ces hommes à l'ombre d'autres arbres, lorsqu'ils nous envoyèrent une députation pour nous engager à nous retirer en disant que cette place était sacrée parce qu'ils y avaient déposé leurs idoles. » (cité par Rivière, 1968 : 736).

Tardieu (1847 : 147) mentionne que dans les marigots on traite avec les Baga, ces derniers vendent du sel et de l'huile de palme. Il localise les « Bagas » et les « Cocolin » sur les rives du Rio Nunez et précise que ces nations parlent la même langue et sont compris des Nalu. Il ajoute que le territoire des Baga s'étend jusqu'au cap Verga à partir duquel commence celui des Sape (Rio Das Piedras) qui parlent la même langue (*op. cit.* : 149).

Kerhallet (1849 : 96) remarque la grande activité de cabotage sur le Kapatchez et l'importance considérable du commerce de sel, il mentionne les Baga sur les deux rives du Nunez et dans les îles de « Benari » (Binari) et « Botten » (M'botini). Il localise les Landuma dans le cours supérieur du Nunez dont le village de Wakaria, résidence du dernier roi landuma, fut détruit en 1846 par une guerre intertribale (*op. cit.* : 110). Il est le seul à mentionner les Vagres (peut-être une autre appellation des Baga puisqu'il mentionne le village de Bongolon) entre le cap Verga et le Rio Pongo (*op. cit.* : 119).

Hecquard (1855 : 231) rapporte qu'une partie d'un pays appelé Koly est peuplé par les Tiapy dont le territoire s'étend jusque chez les « *ludamars du Rio Nunez* ». L'auteur fait très bien la distinction entre Tyapi et Landuma. Les auteurs précédents dont nous avons eu connaissance ne mentionnaient pas les Landuma, Hecquard précise qu'ils sont soumis au Fouta. A propos de cette même région, Lambert (1861) relate que les Baga sont sur le littoral, les Nalu sur le cours moyen du fleuve et les Landuma autour et en amont de Kankande. Cet auteur précise que les Landuma sont les plus nombreux et qu'ils formaient anciennement un centre de puissance réunissant toutes les peuplades du bas pays mais aussi celles du Fouta Djallon.

13. Là encore les informations de Tardieu sont sujettes à caution car il rapportait qu'une seule des îles était habitée par des cultivateurs qui cultivaient d'ailleurs aussi les deux autres [1847 : 149].

« *Mais si les Landumas ont jadis dominé cette partie de l'Afrique, ils sont bien dégénérés aujourd'hui, car ils ne sont plus capables que de piller les commerçants sans défense, ou les caravanes qui traversent sans arme leur territoire* » (Lambert, 1861 : 374).

Alors qu'il décrit les Landuma comme un peuple animiste dont le dieu « Simo » est caché dans la forêt, il précise que les Nalu se sont laissés envahir par l'islam à l'exemple de leur roi Youra et il considère les Baga comme bien inférieurs aux deux populations précédentes dans l'échelle sociale. Ce qui ne l'empêche pas de constater que ces derniers sont besogneux, qu'ils ont de nombreux troupeaux et « *qu'ils récoltent bien plus de riz qu'ils ne peuvent en consommer* ». (op. cit. : 374).

Les navigateurs portugais s'étaient appropriés l'Afrique avec la bénédiction du pape Nicolas V mais à leur influence se substitue au cours du XVII^e siècle, l'influence anglaise dont on retrouve encore de nos jours des traces vivaces dans la langue des populations côtières. Des emprunts à l'anglais se sont imposés pour certains mots de vocabulaire courants. Si dans l'ensemble la localisation des lieux et la dénomination des peuples ne posent pas trop de problème pour les resituer à l'époque contemporaine, certaines confusions sont malgré tout possibles.

Nous avons vu que pour certains anciens voyageurs la dénomination des différentes ethnies littorales semble parfois imprécise comme celle d'Alvarez d'Almada [1594] qui englobe sous le nom de Sape l'ensemble des tribus « Tagunchos », « Boloes », « Bagas », « Sapes », Temne, « Limba », « Itales » et « Jalungas ». Duarte Pacheco Pereira mentionne aussi les « Capes » et Dapper précise qu'« il "y a deux sortes de nègres dans le royaume de Sierra Liona ; les anciens habitants nommés Capez, qui sont les plus ingénieux de toute la Guinée [...] sont ennemis de la guerre. Les autres nègres s'appellent Cumbas ou Manes. C'est-à-dire anthropophages. [...] L'an 1515, les Cumbas firent irruption dans le pays des Capez pour s'enrichir du pillage"... « ils chassèrent les Capez, mangeant les uns et vendant les autres aux Portugais. » (Dapper, [1686] 1989 : 159).

C'est à partir des dernières années du XVI^e siècle, plus précisément en 1594 qu'un premier voyageur, Alvarez d'Almada, distingue par leur nom les populations baga du nord de l'actuelle Guinée. Il en est de même pour les Landuma un peu plus tard et, si sont mentionnés les « guoguoilis », puis les « Tyapi », les auteurs distinguent ces derniers des « landamas » qui auraient formé une nation puissante.

Certains auteurs comme Hair (1967 : 253) insistent sur la communauté de langue des Baga, Landuma, Temne, Bullom et Sherbro (« *Mel language subgroup of the southern branch* »). Il est probable que c'est cette unité linguistique qui fit que l'on désigna ces populations sous l'appellation de « Sapi », « Sape » ou encore « Capez ». Hair précise que « Sapi », est aussi le nom de la langue que parlent ces populations et provient des Landuma (Tyapi/Chapi). De nombreux auteurs pensent que toutes ces différentes populations auraient formé à cette époque un vaste empire côtier, l'empire ou le royaume de Sape qui s'étendait de la frontière côtière nord de l'actuelle Guinée jusqu'à la rivière de Sierra Leone et même jusqu'au Cap Monte. Mais à propos de cet empire, il convient ici de faire quelques remarques. Wondji (1985) fait mention de ce royaume en de nombreuses occasions bien qu'il ne définisse pas clairement ce sur quoi il s'organisait politiquement.

« *Au XV^e siècle, les Portugais observent l'existence de ces "provinces occidentales" (royaume de Fogni, de Casa, etc.) mais signalent la présence vers le sud du "Royaume des Sapes". Celui-ci pose un autre problème : est-il une grande confédération tribale englobant les peuples Baga, Nalu, Landuma, Limba et Temne, comme le pense D. T. Niane ? Est-ce un royaume formé entre cap Verga et cap Sainte-Anne, à la suite du glissement vers le Sud des Tyapi-Landuma-Baga-Nalu, sous la direction de chefs mandé, comme le suppose J. Suret-Canale? Dans l'état actuel de notre information, il est difficile de choisir entre ces deux hypothèses.* » (Wondji, 1985 : 75).

Germain (1984) aussi mentionne cet Etat qu'il étend jusqu'au Libéria actuel :

« *L'Ouest et le Nord-Ouest (Libéria - Sierra Leone - Guinée) sont le domaine des Sapes (Tyapi-Baga-Temne) dans l'hinterland, des Nalu, Baga Fore sur la côte et nous avons vu que les Mani-Bulom-Sherbro-Krim-Kissi occupaient un territoire en croissant autour des Limba.* » (op. cit. : 63).

Brooks (1993) explique que la langue « sapi », par l'étendue de sa diffusion, pouvait être considérée comme une « lingua franca » commerciale que les Landuma utilisaient pour commercer avec leurs frères de langue « Mel » (Temne et Bullom). D'après le même auteur, cette langue fut même utilisée à partir du

XV^e siècle par les Portugais qui employaient des interprètes et des traitants landuma dans les régions au sud du Rio Nunez (*op. cit.* : 80). Il mentionne par ailleurs, à la même époque, un réseau de commerce particulièrement actif, « *The Biafada-sapi network* », qui s'étendait du Rio Cacheu (en actuelle Guinée-Bissau) jusqu'au cap Mount et comprenait toutes rivières navigables. Les Biafada, d'après Almada, utilisaient de grandes pirogues pouvant transporter plus de 100 personnes. D'ailleurs, au XIX^e siècle, les Biafada (Biafare)¹⁴ habitaient les rives du Rio Grande jusqu'au territoire des Nalu, ainsi qu'une des îles des Bijagos avec qui ils étaient en guerre. Ils participèrent très activement à la traite négrière et c'est par leur intermédiaire que les Portugais commercèrent longtemps avec les Nalu qui, échaudés par les enlèvements dont ils furent les victimes au XV^e siècle, ne voulurent plus leur vendre directement les esclaves qu'ils capturaient (Tardieu, 1847).

Nous n'avons trouvé nulle trace, tant dans les traditions orales que dans la littérature de cette époque, de l'engagement des Baga dans un tel réseau commercial¹⁵. De plus, les Landuma, s'ils font partie des populations de la région maritime, n'avaient aucun accès direct à la mer à l'exception des fleuves qui permettent de descendre dans les embouchures et aucun récit ne permet d'avancer qu'ils maîtrisaient la navigation ou la construction d'embarcation. Si l'empire Biafada-Sapi exista, les Landuma et encore moins les Baga n'en représentaient une constituante importante si tant est qu'ils en faisaient partie (nous avons vu qu'Almada distingue les Baga des Sape tout en précisant que toutes les populations côtières de cette région font partie des Sape). Les Temne, censés être les partenaires de cette unité linguistique politique et commerciale n'avaient pas encore rejoint la côte en grand nombre. L'unité linguistique s'explique plus certainement par l'histoire du peuplement côtier et les différents parcours adoptés par ces populations pour s'installer dans les régions littorales que par l'extension et/ou l'intensification de relations commerciales¹⁶.

C'est à partir des témoignages de la fin du XVIII^e siècle que l'appellation Cape ou Sape n'est plus rapportée. Il est impossible de nos jours de connaître avec certitude les bases politiques qui constituaient cette entité. Quoiqu'il en soit, à partir du XVI^e siècle et plus radicalement durant le XVII^e siècle, les Mane ou Mani, c'est-à-dire les Mandeni, les envahirent et les repoussèrent ou plus vraisemblablement morcelèrent les Sape. Il est aussi possible que ce nom générique de « Sape » attribué à ces divers groupes fut seulement le fait d'un manque de connaissances plus précises sur des populations littorales qui manifestement, et les Portugais en témoignent, parlaient une langue commune (qui n'était d'ailleurs pas forcément leur propre langue), pratiquaient les mêmes activités agricoles, s'organisaient autour d'unités socio-politiques semblables tout en vénérant des idoles et dont certaines croyances étaient vraisemblablement partagées par plusieurs populations côtières¹⁷.

Il convient d'émettre des doutes quant à l'existence réelle d'un empire ou d'un royaume aussi structuré, centralisé et hiérarchisé que le laissent entendre certains auteurs. Seul Person fait des réserves quant à l'existence d'une entité politique de cette nature, sa remarque est fort judicieuse :

« *Malgré les Portugais, qui parlent d'"empire de Sapes", il n'y a jamais eu d'Etat structuré, mais un ensemble de chefferies ou lignages unis par une communauté de cultures* » (Person, 1985 : 339).

Wondji, qui insiste sur la communauté de culture, sur les similitudes religieuses et linguistiques des populations de ces régions littorales, semble s'être laissé abuser par les récits portugais qui succombèrent à la trop fréquente tendance à centraliser et amalgamer sous un chapeau politique unique et singulier des populations différentes mais qui par ailleurs ont de nombreux points communs. En réalité, ces populations se caractérisaient très fortement par leur indépendance les unes vis-à-vis des autres et entre sous-groupes à

14. Mauny (1956) précise que les Biafada actuels s'appellent eux-mêmes Djola [pt- Bedjola] et sont différents des Diola de Casamance.

15. Si les auteurs mentionnent bien les Sape, les populations baga, distinctes des Sape dont on dit qu'ils en constituent une fraction, ne sont mentionnées sous cette ethnonyme que bien plus tard.

16. Voir à ce propos Bouju, 1994 - « De la bêche au filet ; étude anthropologique des populations littorales et des pêcheurs côtiers de Guinée » ; Thèse de doctorat, Paris, EHESS, multigr, version définitive en septembre 1994.

17. Il est particulièrement intéressant de remarquer à ce propos la large diffusion géographique de l'appellation Kru ou Karu ou encore Kanu pour désigner le dieu suprême. Il en est de même à propos de certaines pratiques initiatiques et génies d'eau représentés par le serpent pythou que l'on retrouve sur la quasi totalité du littoral qui nous intéresse.

l'intérieur d'elles-mêmes. Quoi qu'il en soit de l'existence de cet empire, il n'en restait plus rien au XVII^e siècle et il est de nos jours difficile d'interpréter ces faits et d'affirmer quoi que ce soit de plus précis sur l'histoire de ces peuples.

CONCLUSION

Les sources historiques écrites permettent de fixer des repères dans le temps, d'évaluer certains facteurs de changement sociaux, de confirmer certaines données de l'histoire orale, il convient néanmoins de les considérer avec beaucoup de précautions et de recul. Si la dénomination et la localisation des populations côtières ne se recoupent pas toujours d'un auteur à l'autre, si sous certaines appellations génériques il est difficile de savoir exactement quels groupes sociaux sont concernés, ces dissemblances peuvent aussi révéler des dynamiques sociales, identitaires tout à fait intéressantes. Ces compositions, recompositions, décompositions d'unités identitaires et plus particulièrement ethniques révèlent en fait la fluidité des identités qui ne restent pas figées dans le temps ; elles renvoient aussi à une reconsidération du contenu classique de la notion d'ethnie telle qu'elle fut utilisée à partir de la période coloniale.

Au delà de ces considérations sur le peuplement littoral, l'étude de ces sources écrites permet de rendre compte des diverses productions locales, elle informe sur les activités commerciales locales et leur évolution dans le temps avec la mise en place du commerce de traite. Les Rivières du Sud constituent donc un exemple particulièrement riche d'implantation de populations qui sont à la fois représentatives par leur unité (de culture, de langue, de croyance, de techniques rizicoles, etc.) et par leur diversité et discontinuité (du point de vue des ethnonymes, des unités socio-politiques, des références linguistiques, des contextes socio-historiques, etc.).